

GRÉGOIRE COURTOIS

RÉVOLUTION

roman



LE QUARTANIER

LE MONDE était injuste, la société imparfaite, et Jean-Christian en avait plus qu'assez.

C'est pourquoi ce matin-là, à l'instant même où l'âme corrompue de Ronald Reagan était précipitée dans la lave et le feu d'un vengeur enfer, il décida d'appeler Françoise pour lui faire part de son désarroi et éventuellement trouver des solutions pratiques au mal-être qui le rongait.

Une heure plus tard, à la terrasse du Kelmann, pas loin du métro Hôtel de Ville, le cœur était à la révolte, les idées à la rébellion et les diabolos à la fraise.

— Écoute, avançait Jean-Christian, je comprends que nous ne pouvons pas culpabiliser pour l'ensemble des injustices de ce monde. Cela rendrait la vie invivable. Mais je ne peux plus contrôler ma sensibilité. Elle s'envole comme un papillon fou et les larmes me montent aux yeux quand je suis témoin des horreurs que la société engendre. Il faut changer tout ça, prendre en main notre

destin et ne plus laisser courir comme un papillon fou la marche insensée du monde.

Françoise avait le regard pétillant, ce qui était toujours le cas lorsque son ami faisait des allusions répétées à la santé mentale des lépidoptères. Qui plus est, l'entendre ainsi parler de la culpabilité de l'Homme blanc à l'aube du vingt et unième siècle la mettait curieusement dans tous ses états, car elle aussi avait déjà éprouvé cette désagréable impression. Au détour d'un trottoir, quand un SDF lui avait tendu la main et qu'elle n'avait pas eu le temps de chercher son porte-monnaie, occupée qu'elle était à revisser son tube de rouge à lèvres, un picotement de honte l'avait effectivement chatouillée. Mais Françoise le savait, tout cela n'avait que peu d'importance, car, quoi qu'il pût dire, et aussi aberrantes que fussent les nouvelles lubies de Jean-Christian, elle s'acharnerait bêtement à y adhérer de tout son cœur. Cela serait toujours le cas, comme cela l'avait toujours été depuis qu'ils s'étaient rencontrés sur les bancs de l'école primaire. Dans ses yeux de groupie privée de tout discernement, Jean-Christian demeurerait celui qui d'un mot éclairait les formes sombres qui gisaient sur cette terre sèche et révélait des cristaux, des diamants et mille merveilles de marbre lisse qu'on avait jusqu'alors pris pour de vulgaires cailloux qui puent. Alors pourquoi pas la révolution ? Il ne faudrait pas longtemps pour qu'elle embrassât à son tour avec un vibrant enthousiasme cette nouvelle proposition, comme elle l'avait fait avec les cours de tennis

de table, la chorale de chant grégorien ou encore la collection de plantes carnivores. Changer ce monde injuste, rendre la Terre plus belle et tout homme plus heureux, il y avait pire comme programme. Pourtant, une question ne cessait de l'obséder. Au risque d'avoir l'air con, elle finit par demander :

— Oui, mais comment on fait ?

— Si on commençait par boire un coup, demanda Jean-Christian, avant de commander une autre tournée.

LE TÉLÉPHONE en forme de Ferrari Testarossa sonna et le cœur de Simon se serra une fois de plus à l'idée qu'il allait devoir décrocher cette horreur tout droit surgie des années quatre-vingt. Comment des milliards d'individus avaient pu vivre, s'habiller, manger, s'aimer, traversant dans l'inconscience la plus totale la décennie la plus outrageusement putassière de toute l'Histoire de l'Humanité était une question qui demeurait pour lui sans réponse acceptable. Pourtant, il n'avait pas le choix. Sa mère lui avait offert ce machin et il était impératif qu'il s'en servît. Non pas qu'il craignît que maman déboulât à l'improviste pour vérifier qu'il parlait bien à une portière de voiture en plastoque, mais son attachement aux valeurs familiales était si puissant qu'il lui était tout simplement impossible de revendre cette abominable laideur sur eBay. Pire, il était même incapable de la cacher, si bien que la mythique voiture trônait bien en évidence sur la table basse du salon, comme une votive Vishnu des temps modernes.

— Non, je veux pas changer de chaudière, dit Simon sans attendre que son interlocuteur se présente. Quoi ? Ah, Jean-Christian, salut. Hein ? Mais bien sûr que le monde est injuste. Tu m'étonnes. Ah ouais, c'est clair. Changer tout ça ? Ce soir ? OK, j'amène des olives.

Il raccrocha, un large sourire barrant son visage. Enfin, pensa-t-il tout en caressant la doublure de son boléro en cuir rouge, autre cadeau de sa mère. Enfin quelqu'un qui s'inquiète de l'abysse de mauvais goût au fond duquel sombre le monde contemporain. Mieux : enfin quelqu'un qui souhaite s'attaquer à la terrible injustice qui fait que les gens riches ne sont pas tous beaux, ce qui devait pourtant être la règle. Du haut de son mètre soixante et fort de ses quatre-vingt-douze kilos de chair couverte de poils roux, Simon ne pouvait qu'approuver, lui-même victime de la pire des injustices, exception tragique mais nécessaire au darwinisme esthétique qui faisait rage au sein de sa classe sociale.

Il tira une bouffée de sa pipe en bois sculptée à l'effigie d'un cheval au galop et saisit à nouveau le téléphone Ferrari pour appeler Géraldine.

Égarée dans une absence quasi totale de pensées, celle-ci sursauta quand son portable se mit à vibrer dans la poche de sa courte veste. Bien que léger, son mouvement surprit pourtant la jeune apprentie manucure qui s'affairait alors sur ses ongles. La lime glissa et frotta légèrement la peau du doigt de Géraldine. Par surprise plus que par douleur, elle poussa alors un couinement suraigu et, comme un chat à qui on vient de marcher sur

la queue, son second réflexe fut de lancer sa patte avant en direction du danger. Toutes griffes dehors, elle creusa alors dans la joue de la jeune esthéticienne qui lui faisait face quatre sillons parallèles et sanguinolents. La pauvre gamine, en état de choc, écarquilla les yeux et, après une pause où elle contempla son visage meurtri dans la glace, prenant du même coup conscience que les cicatrices de l'incident avaient toutes les chances d'être indélébiles, courut dans l'arrière-boutique en sanglotant de douleur et de désespoir.

Géraldine répondit au milieu du chaos qui envahissait progressivement l'institut de beauté, les esthéticiennes piaillant et gesticulant comme un poulailler affolé.

— Simon, je t'ai déjà dit de ne plus m'appeler, dit-elle sèchement. Mes pensées s'enlaidissent quand je pense à toi. Quoi ? Ah oui, tout fout le camp, je suis bien d'accord. En plus, il paraît que c'est le vert qui sera tendance cet automne. Le vert, tu te rends compte ? Ce soir ? Chez Jean-Christian ? Tu m'étonnes que j'y serai. Ça fait des semaines que ça monte en moi. Maintenant, j'en peux plus, il faut que ça sorte. On va tout faire péter, c'est moi qui te le dis. Non mais, franchement, le vert !

Géraldine lança nonchalamment l'une de ses cartes bleues sur le comptoir et sortit de l'institut en composant le numéro de Vivien.

Le téléphone sonna au bord du bassin n° 2, alors que les douze membres de l'équipe régionale de natation terminaient leur entraînement tout en luttant, sans en avoir conscience, contre la tentation subliminale de se

laisser aller à une orgie homosexuelle débridée. Leurs corps musclés et ruisselants d'eau chlorée, comme doués d'une volonté propre, ne cessaient de se rapprocher en une danse inconsciente et langoureuse, et pourtant, aucun de ces jeunes hommes ne se doutait du torride échange de phéromones que la nature leur imposait contre leur gré. Aucun, sauf Vivien, pour qui ces moments étaient d'autant plus complexes qu'il avait depuis bien longtemps pris conscience de son goût prononcé pour les muscles saillants et les joues qui piquent.

— Ce soir, chez Jean-Christian ? demanda-t-il. Pourquoi pas. Tu sais que Marc m'a quitté ?

Il attendit une réponse avant de réaliser que Géraldine avait déjà raccroché. Dépité, il rangea son téléphone dans son sac de sport et se dirigea vers les douches où, à défaut de passer ses nerfs, il pourrait au moins contempler le carrousel d'images fantasmatiques que son imagination ne manquait jamais d'engendrer lors de ce moment privilégié.

— J'espère que Philippe a toujours son gel douche à l'abricot, songea-t-il en silence.

RÉVOLUTION OU PAS, Françoise avait horreur de sortir quand les racines de ses cheveux bruns commençaient à apparaître sous sa coloration auburn. Elle avait toujours jugé que les filles qui laissaient passer ce genre de détail étaient vulgaires et, en ce qui la concernait, sortir dans la rue dans cet état la gênait au moins autant que si elle avait dû le faire en sous-vêtements. « La vraie couleur de nos cheveux, se plaisait-elle à réciter comme si elle avait cité Proust, est un secret intime qu'on ne peut pas partager avec tout le monde. » Et même si Vivien s'amusaient souvent à ajouter que ce secret intime n'en était plus un que pour quelques peuplades amérindiennes n'ayant jamais connu la civilisation, Françoise se rendit chez sa coiffeuse en urgence.

— Tu vois, Jocelyne, c'est une petite réunion insurrectionnelle. Tu en as déjà fait, toi, des réunions insurrectionnelles ?

— Ah non, répondit la coiffeuse avec une moue d'incompréhension.